

Nicolas Bancel, Thomas David et Dominic Thomas (dir.),  
*L'Invention de la race. Des représentations scientifiques  
aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, coll.  
« Recherches », 2014, 440 p., 27 €.

Stanislas Deprez

DANS **REVUE PHILOSOPHIQUE DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER** 2015/4 Tome 140 , PAGES 567J À 594J  
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-3833

ISBN 9782130651499

DOI 10.3917/rphi.154.0567j

Date de mise en ligne : 02/11/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-philosophique-2015-4-page-567j?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## ANALYSES ET COMPTES RENDUS

### SCIENCES SOCIALES

Maurice Halbwachs, *La Psychologie collective*, présentation et notes par Thomas Hirsch, Paris, Flammarion, coll. « Champs classiques », 2014, 374 p., 14 €.

Sous ce titre est présenté un ensemble de cours publiés sous forme de fascicules par le Centre de documentation universitaire en 1938 et 1942. Le débat sur la question des frontières entre sociologie et psychologie mené entre sociologues d'une part, et entre sociologues et psychologues d'autre part, a constitué pour l'école durkheimienne un enjeu des plus importants. Plusieurs de ses membres poussaient à la conciliation. Maurice Halbwachs est l'un de ceux qui ont affirmé, dans la ligne de Durkheim, la spécificité du fait social et de la nouvelle discipline. Les cours passent en revue les grands thèmes de la psychologie qui sont aussi ceux des ouvrages de philosophie de l'époque (concepts, catégories, raisonnement, mémoire, perception, émotions...) afin de montrer la part déterminante du social dans les activités mentales. Mais ils indiquent aussi que le sociologue est loin de se détourner du domaine psychique (rappelons que sa chaire du Collège de France avait pour intitulé « Psychologie collective »). En conclusion, Halbwachs revient sur « deux questions générales » sous-jacentes à ses cours, celle de la « position de la psychologie collective, par rapport à la psychologie individuelle », celle de la « place de la psychologie collective dans l'ensemble de la sociologie » (p. 261). Sur le premier point, pas de doute : la psychologie collective ne saurait être absorbée par la psychologie des psychologues. Sur le second, Halbwachs est conduit à soutenir que la psychologie collective est coextensive à la sociologie, thèse qui n'est aucunement remise en question par l'argument de l'extériorité du social : les faits relevant des techniques, des institutions, de la morphologie sociale, qui sembleraient plaider pour l'irréductibilité de la sociologie à la psychologie, « ne peuvent être étudiés et expliqués sans qu'on cherche, derrière eux, des faits mentaux, des faits de psychologie collective ». Réponse qui est d'ordre plus épistémique qu'ontologique puisqu'elle s'adresse à ceux qui veulent étudier et expliquer plutôt que dire ce dont le monde social est fait.

*La Psychologie collective* contient une édition critique exemplaire grâce à la présentation à la fois documentée et pertinente et aux notes précises de Thomas Hirsch. Le lecteur dispose de matériaux essentiels pour répondre à la question de savoir jusqu'à quel point Halbwachs aura été, comme il l'estimait, « plus durkheimien que Durkheim lui-même » (p. 25).

Louis PINTO

Robert Hertz, *Œuvres publiées*, édition de Cyril Isnart, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque des sciences sociales », 2014, 467 p., 32 €.

Le troisième volume de cette collection récemment fondée est consacré aux œuvres de Robert Hertz (1881-1915) et rend accessible la plupart des travaux dispersés de ce personnage central de l'école sociologique française, victime de la guerre. Cyril Isnart, qui édite cet ensemble, est notamment l'auteur d'une thèse centrée sur l'étude de Hertz concernant Saint Besse (2004). Sa brève introduction est suivie par les textes suivants : « Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort » (1907) ; « La prééminence de la main droite » (1909) ; « Socialisme et dépopulation » (1910) ; « Saint Besse » (1913) ; « Contes et dictons recueillis sur le front parmi les poilus de la Mayenne et d'ailleurs » (1917) ; « Le péché et l'expiation dans les sociétés primitives » (1922) ; ainsi qu'une série de comptes rendus, parus dans des revues universitaires ou politiques.

Proposant de dessiner « à grands traits les lignes de forces de la pensée de Hertz ainsi que son parcours individuel et son travail universitaire » (p. 34), l'introduction, riche en informations, risque de renforcer les *topoi* sur la « singularité » de Hertz, qui mériteraient relativisation ou investigations supplémentaires. En suivant Robert Parkin (*The Dark Side of Humanity*, Routledge, 1996), Isnart affirme, par exemple, que Hertz aurait répugné à emprunter le chemin d'une carrière universitaire ; mais il est mort trop jeune pour que la question se pose vraiment. On en fait un précurseur du travail ethnographique de terrain ; mais il n'est pas le seul à le pratiquer : avant les initiatives institutionnelles de Marcel Mauss, Paul Rivet et Lucien Lévy-Bruhl entre les deux guerres, Henri Beuchat a trouvé la mort en essayant d'observer *in loco* les esquimaux en 1914. Et le fichier d'Hubert, aujourd'hui intégré au fonds Mauss déposé au Muséum d'histoire naturelle, comporte des photographies qui montrent que les élèves de Mauss et Hubert ont observé sur place des rites de la France rurale, avant 1914.

Les textes de Hertz sont présentés par d'utiles résumés ; on peut regretter que leur réception ne soit, dans la plupart des cas, que mentionnée. Quelques petites inexactitudes : le sinologue Marcel Granet ne se prénomme pas Louis ; et, si le hollandais Arnold van Gennep devient une « figure française », il faut peut-être préciser en quel sens l'entendre.

L'édition de ces textes fera de ce volume un ouvrage de référence. Il est heureux d'avoir marqué la pagination originale et joint de remarquables index (auteurs, lieux et groupes humains). La transcription ne comporte pas trop de coquilles. Une interrogation peut porter sur les comptes rendus : en suivant la bibliographie produite par Parkin, on n'explicite pas les critères qui ont conduit ses choix. Ainsi, Hertz, comme d'autres, ne signait pas toujours ses comptes rendus, ou le faisait de ses seules initiales. Or, les

revues qu'il a fréquentées ont accueilli d'autres auteurs qui ont les mêmes (comme Robert Hourticq dans l'*Année Sociologique*). Et il existe d'autres textes non signés qui sont probablement de Hertz. Le dossier semble ouvert sur ce point.

Rafael F. BENTHIEN

Lucien Lévy-Bruhl, *Primitifs. La Mentalité primitive ; L'Âme primitive ; La Mythologie primitive*, Paris, Anabet, coll. « Document », 2007, 1 086 p., 36 €.

Lucien Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, présentation et notes de Frédéric Keck, Paris, Flammarion, coll. « Champs classiques », 2010, 658 p., 15 €.

Lucien Lévy-Bruhl, *L'Expérience mystique et les symboles chez les primitifs*, préface de Frédéric Keck, Paris, Dunod, coll. « Idem », 2014, xx-236 p., 15 €.

De manière plus ou moins synchronisée avec la parution des livres de Frédéric Keck (2008, voir dans la *Revue* 2010-2, pp. 235 *sq.*) et de Stanislas Deprez (2010, voir 2013-2, pp. 287 *sq.*) sur Lucien Lévy-Bruhl, on peut relever la réédition d'une partie des ouvrages de celui-ci. On a déjà signalé ici la reprise en fac-similé de son édition de la correspondance entre Comte et Mill (2007, voir 2013-2, pp. 265 *sq.*).

Sous le titre pour le moins ramassé de *Primitifs*, un nouvel éditeur réunit bout à bout le second (*La Mentalité primitive*, 1922), le troisième (*L'Âme primitive*, 1927) et le cinquième (*La Mythologie primitive*, 1935) des six ouvrages sur la « mentalité primitive » publiés par Lévy-Bruhl de son vivant. Aucune explication sur la justification de ce choix ou sur l'intention de cette réédition, dont il est seulement précisé qu'elle consiste en « la reproduction exacte sans appareil critique et sans note des éditions originales » (p. liminaire). La pagination des éditions d'origine n'est pas indiquée, les notes (généralement bibliographiques) de l'auteur sont numérotées de manière continue pour chaque ouvrage (on en compte ainsi respectivement 835, 617 et 423), les titres courants des éditions Alcan ne sont pas maintenus, les index sont absents et le sous-titre de *La Mythologie primitive* a disparu. À ces détails près, ce recueil peut rendre service, le second et le troisième des ouvrages reproduits n'étant pas disponibles en librairie par ailleurs.

C'est, en revanche, une véritable édition critique que donne Frédéric Keck de l'ouvrage de 1922. On n'y trouve pas non plus la pagination ni les titres courants d'origine, mais l'index est repris et une double annotation en bas de pages permet de distinguer les notes originales (codées *nlb*) et celles de l'édition (*nfk*). Ces dernières, assez nombreuses, visent soit à expliquer ou commenter le texte, soit à donner des informations biographiques sur les auteurs citées par Lévy-Bruhl. Par exemple, dans la même p. 87, on précise qui est Dumont d'Urville, on éclaire le sens donné par Lévy-Bruhl au terme *préliaison* et on explicite la connotation malebranchienne de son emploi du terme *occasion*. L'édition est précédée d'une substantielle présentation et d'une liste des sources citées par Lévy-Bruhl dont le contenu est analysé par type, nationalité et aires culturelles, ce qui fait ressortir la grande diversité des informations mobilisées.

Le choix de ce livre pour une édition à l'usage des étudiants d'aujourd'hui correspond évidemment au fait qu'il est le plus connu. Comme Lévy-Bruhl le présente explicitement comme une suite aux *Fonctions mentales* de 1910, on peut regretter que semblable travail de mise à la disposition des lecteurs n'ait pas été fait pour ce premier ouvrage, même si Frédéric Keck tente de le justifier par la coupure due à la première guerre mondiale, une partie de la présentation visant à établir une continuité entre l'activité de Lévy-Bruhl pendant la guerre et l'ouvrage de 1922. Autre forme de continuité : due à Lévi-Strauss, la photographie d'un Bororo qui orne la couverture de cette édition figurait déjà sur celle du livre de Frédéric Keck de 2008.

Paru en 1938, peu avant la disparition de son auteur, *L'Expérience mystique et les symboles chez les primitifs* n'avait jamais été réédité. C'est donc un texte difficile à trouver que présente le même Frédéric Keck, avec son index et une préface mais, cette fois, sans notes ajoutées au texte (pagination et titres courants d'origine ne sont pas repris non plus). Dans la préface, p. XI, on corrigera la parenté d'Henri Lévy-Bruhl à Lucien (fils et non neveu) ; p. XII, on rectifiera la date de la création de l'Institut d'ethnologie de Paris (1925, comme indiqué en quatrième de couverture) ; *ibid.*, la lettre de 1934 de Lévy-Bruhl à Evans-Pritchard (éditée en 1957 dans la *Revue philosophique*) ne répondait pas à une « longue lettre » de celui-ci, mais à un article. Relevons, comme caractéristique du style de son auteur, que les onze pages de cette préface livrent sept occurrences du mot *régime* (qui peut être de clarté, d'expérience, ontologique, de la preuve, de signes).

C'est ainsi sous des formes d'élaboration assez diverses que ces trois éditions rendent disponibles quatre des six ouvrages sur la « mentalité primitive », le premier et le quatrième (*Les Fonctions mentales* et *Le Surnaturel et la nature*) restant exclus du retour de ces textes en librairie. Notons cependant que ces ouvrages sont tous disponibles en version électronique sur le site « Les classiques des sciences sociales » de l'Université du Québec à Chicoutimi (Uqac).

Dominique MERLLIÉ

Max Weber, *La Ville*, traduit et présenté par Aurélien Berlan, postface d'Yves Sintomer, Paris, La Découverte, coll. « Politique et sociétés », 2014, 272 p., 17 €.

Manuscrit inachevé de Max Weber, joint au recueil *Wirtschaft und Gesellschaft*, *La Ville* avait déjà été publié en français sous forme de volume séparé, en 1982 (traduction de Philippe Frisch, Aubier-Montaigne). Quoique réédité en 2013 (Les Belles Lettres), le livre est déjà épuisé. Ce simple fait justifierait une nouvelle réimpression mais peut-être pas une nouvelle traduction. Pourtant, celle-ci est la bienvenue, comme l'explique Aurélien Berlan, le traducteur ; c'est que la première traduction situait *La Ville* dans le contexte de la sociologie urbaine, laissant entendre que Weber aurait complété son essai par une étude des villes modernes, si la mort ne l'en avait empêché. Or, s'il ne s'est intéressé qu'aux cités antiques et médiévales, c'est parce que son propos était de penser la spécificité de la ville du Moyen Âge et son rôle dans la naissance du capitalisme. À ce titre, *La Ville* est un indispensable complément au classique *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, observant l'apparition de la bourgeoisie en amont de la Réforme,

ce qui complexifie les analyses de Weber et répond en quelque sorte par avance aux critiques qui lui ont été faites, notamment par Braudel.

Rappelons que l'ouvrage est structuré en quatre chapitres (concept et catégorie de ville ; la ville d'Occident ; la ville patricienne au Moyen Âge et dans l'Antiquité ; la ville plébéienne) et que Weber cherche en priorité à comprendre la ville médiévale. Il y voit une commune regroupant des bourgeois dont la prospérité repose sur l'artisanat et le commerce, ce qui nécessite la paix. Au contraire, la cité antique est un groupement de citoyens qui s'enrichissent par la guerre.

Envoûtant comme tous les textes de Weber, *La Ville* bénéficie d'une traduction dont il faut souligner la limpidité et – pour autant que nous puissions en juger – la précision. Aurélien Berlan, par ailleurs auteur du très beau *La Fabrique des derniers hommes* (La Découverte, 2012 ; recension dans la *Revue*, 2013-3, p. 431) s'est appuyé sur l'édition de référence qu'est la *Max Weber Gesamtausgabe* (vol. I/22-5), dont il a repris et retravaillé l'appareil critique (notes, glossaire et index, qui malheureusement se limite aux noms propres). On lui doit aussi une introduction qui situe parfaitement le cadre, l'objet et la méthode du livre. Ce travail d'intelligence du texte est complété par la postface d'Yves Sintomer – lequel avait déjà introduit le volume *La Domination*, paru en 2013 dans la même collection. Soulignant que *La Ville* « constitue une contribution précieuse à la généalogie de notre présent » (p. 235), il réinscrit l'ouvrage dans la perspective d'une histoire globale, montrant qu'il est encore actuel par les questions qu'il pose.

Stanislas DEPREZ

Jean-François Dortier (dir.), *Le Dictionnaire des sciences sociales*, Auxerre, Sciences humaines éditions, coll. « La Petite bibliothèques de Sciences humaines », 2013, 460 p., 17 €.

Il y avait *Le Dictionnaire des sciences humaines* (Sylvie Mesure et Patrick Savidan, dir., Puf, coll. « Quadrige », 2006). Voici, au titre non moins défini ou définitif, « le » dictionnaire des sciences sociales. Le premier, avec plus de 1 300 pages et plus de 350 contributeurs patentés offrait tous les dehors du sérieux universitaire. Le second, plus maniable, sous la direction d'un auteur dont les collaborateurs demeurent anonymes, « se veut “humain” et “vivant” ». Son champ comporte « sociologie, bien sûr, mais aussi économie, géopolitique, histoire globale, science politique, anthropologie... ». Une première partie porte sur les Notions et concepts, une seconde (d'une centaine de pages) sur les Auteurs.

Ceux-ci, au nombre de 132, traversent l'histoire, de l'Antiquité (pour Hérodote et Thucydide) à nos jours, avec une forte concentration sur le xx<sup>e</sup> siècle (seuls 22 auteurs recensés sont antérieurs) et les contemporains (dont 29 auteurs en vie au moment de la parution, le plus jeune étant Paul Krugman). Ils comportent un certain nombre de philosophes (comme Hannah Arendt, Deleuze, Derrida, Foucault, Lyotard, ou Hobbes, Rousseau, etc., dont Mill, qu'on trouve classé à Stuart). Une douzaine de ces notices se réduisent à un simple renvoi à la notion où ils sont évoqués, comme pour Malthus (renvoi à Malthusianisme), Marshall (à Néoclassiques) ou Mayo

(à Organisation et Relations humaines). On n'en trouve pas moins souvent des notices d'auteurs et de notions redondantes, comme pour Keynes/keynésianisme, parfois textuellement, comme pour Dilthey et Méthode, ou des notices de notions abondant de manière un peu développée des auteurs absents de la deuxième partie, comme Taylor à Taylorisme, Morgan ou Murdock à Parenté, Robert Park à Ville, ou André Siegfried à Vote.

Quand elles ne se réduisent pas aussi à des renvois, comme Ethnologie à Anthropologie, Féminisme à *Gender studies* ou Débouchés (loi des) à Jean-Baptiste Say, les quelque 330 entrées de la première partie peuvent aller de quelques lignes à plusieurs pages, comme celles qui portent sur des disciplines, telles Communication (sciences de la), Géographie, Politique (science), Psychologie sociale, Sociologie, ou sur des méthodes (Entretien, Observation participante). Bien qu'il s'agisse en principe de « notions », certaines entrées portent sur des objets d'études (comme Internet). Bien des répétitions pourraient être évitées par un système cohérent de renvois (ainsi l'habitus, qui fait l'objet d'une entrée développée, est à nouveau défini sous Consommation).

Des lacunes étonnantes se remarquent : rien, par exemple, pour valeur (ni pour plus-value, pas évoquée non plus à propos de Marx), intégration, morphologie sociale, ni même pour l'horrible sociétal (qui se répand pourtant de plus en plus), ou encore pour bourgeoisie ou classe ouvrière (il faut se contenter de Classes moyennes). Des notions sont difficiles à trouver : rien à ostentatoire ni à consommation ostentatoire, mais on peut trouver un Effet Veblen. Des contresens surprenants aussi. Alors que le terme anomie peut faire figure de notion-type de la sociologie, ce qui est décrit comme « suicide anomique » chez Durkheim correspond en fait à ce qu'il nomme « suicide égoïste » (renvoyant à l'intégration et non à la régulation – terme qui n'est défini d'ailleurs qu'au sens des économistes).

Bref, cet ouvrage, qui aurait pu rendre des services, ne remplit pas son programme, n'est pas d'un maniement commode et n'est à utiliser qu'avec précautions.

Dominique MERLLIÉ

Brian Epstein, *The Ant Trap. Rebuilding the Foundations of the Social Sciences*, Oxford, Oxford University Press, coll. « Oxford Studies in Philosophy of Science », 2015, 312 p., 39,95 \$.

L'ambition de cet ouvrage, particulièrement original et brillant, dont le style est typique d'une forme de métaphysique sociale aujourd'hui florissante, est considérable. Son point de départ est le constat que les sciences sociales et économiques – incapables, par exemple, d'anticiper la récente crise financière mondiale – ne remplissent pas leur objectif. Pour les améliorer, les efforts des seuls chercheurs en sciences sociales seront insuffisants et une tâche de refondation s'impose, qui incombe à la métaphysique (de type analytique). L'A. nous invite à une révolution copernicienne qui nous ferait abandonner le paradigme « anthropocentrique » (*sic*) qui régnerait en sciences sociales, un piège (*trap*) qui s'exprimerait en deux formes d'individualisme ontologique. Le titre du livre repose sur un jeu de mots, « *Ant* » pouvant être compris comme une abréviation d'« anthropocentrisme » et comme signifiant « fourmi » (par allusion au fait que la fourmilière est supposée composée exclusivement d'« individus », les fourmis).

Le principal responsable de cet état de fait, selon Brian Epstein, est l'individualisme méthodologique (IM). Steven Lukes aurait solidement établi dès la fin des années 1960 contre l'IM historique (supposé explicité par John Watkins, un élève de Popper) qu'on ne peut pas être strictement individualiste au plan explicatif comme le prétendrait cette variété d'IM (il faut forcément tenir compte aussi des interactions et des institutions), tandis qu'on peut être individualiste au plan ontologique (IO) : il n'y a pas d'interactions sans individus et les institutions sont forcément elles-mêmes le résultat des actions des individus. Un pas de plus est nécessaire, selon l'A. : montrer les limites de l'IO lui-même. Si on peut accorder qu'un groupe est exclusivement *composé* ou *constitué* de personnes individuelles – évidence que l'A. s'emploiera toutefois, dans la seconde partie, à remettre en cause – on ne peut pas le dire aussi facilement des institutions : une entreprise comporte aussi des biens, des machines, des bâtiments, etc., et une armée moderne des chars, des avions de combat, des munitions, etc. Ces faits sont *a priori* triviaux mais, si on n'éclaircit pas d'emblée des concepts métaphysiques élémentaires comme ceux de composition et de constitution, le ver est déjà dans le fruit. Et la confusion, induite par le programme abusivement réductionniste de l'IO, ne s'arrête pas là : un mouvement de foule, par exemple, est-il *composé* par le mouvement de dizaines d'individus ou est-il *causé* par ces mouvements, ou bien encore en *dépend*-il d'une autre façon, en étant même éventuellement *déterminé* par eux ?

Il y a un second responsable de la faiblesse actuelle des sciences sociales, selon l'A. : le « modèle standard en ontologie sociale ». La version récente la plus connue est celle de John Searle (des antécédents se trouvent chez Humé et chez Hart). Ce modèle se caractérise par sa focalisation sur un certain type de faits sociaux, les « faits institutionnels », lesquels ne se réduisent pas à la vie des entreprises et des armées. Ces faits sociaux ne reposent plus, comme les précédents, sur des faits individuels (humains) mais sur des « faits bruts » (naturels) ; l'exemple-type, searlien, est celui du billet de banque : un simple morceau de papier ne prend de valeur financière que parce que, dans une société donnée, tous s'accordent pour la lui reconnaître. De nouvelles relations métaphysiques peuvent être ici spécifiées : la valeur d'un dollar « survient » sur un morceau de papier filigrané et, symétriquement, cette valeur est « multi-réalisable », c'est-à-dire qu'elle peut aussi survenir sur d'autres faits bruts, par exemple sur une pièce de monnaie (un *coin*) ou sur des *bits* électroniques (si on paie par carte bancaire). Mais, en outre, malgré les apparences, ce modèle de type searlien (ou humien ou hartien) repose lui-même encore sur des prémisses individualistes, puisque les « *we-acceptances* » qui fondent (selon Searle) ces relations sont de toute façon des états mentaux *individuels*. Les auteurs contemporains qu'Epstein cite et commente longuement à ce propos (outre Searle, Margaret Gilbert, Raimo Tuomela, Philip Pettit, et Michael Bratman) sont souvent perçus comme les représentants d'un retour à une certaine forme de holisme ; mais Epstein a raison de dire que leurs prémisses sont pourtant toujours ontologiquement individualistes (les entités collectives sont pensées comme ayant une existence dérivée ou dépendante par rapport à celle d'entités individuelles).

La contribution la plus originale d'Epstein consiste à départager soigneusement deux genres de relations métaphysiques fondamentales, celle de *grounding* (un concept introduit en métaphysique analytique au début des années 2000) et celle d'*anchoring* (un concept dû à l'auteur lui-même) et à les articuler avec soin. Pour ne prendre que deux exemples : la foule

est « fondée » *stricto sensu* (*grounded*) sur les individus qui la composent (comme dans l'IO classique), mais c'est sur un morceau de papier filigrané d'un certain type qu'est « fondée » la valeur d'un billet d'un dollar, tandis que cette valeur elle-même est « ancrée » (*anchored*) dans le fait que nous acceptons tous collectivement que ce morceau de papier a cette valeur (comme dans l'individualisme du modèle dit standard). Epstein cherche à forger un modèle intégratif complexe à partir de ces deux relations fondamentales, ce qui se présente comme *anchor* sous un certain rapport pouvant être compris sous un autre rapport comme un *ground* requérant à son tour un nouvel *anchor*.

L'ouvrage est à la fois exemplairement minutieux et particulièrement laborieux. Il est difficile de se départir de l'impression que les modèles patiemment construits sont des échafaudages exagérément sophistiqués, usant à l'occasion d'analogies étranges, prétendument pédagogiques (les billets de banque reçoivent des prénoms : Billy, Tommy, Mary ou Sally...), et qu'ils le sont d'abord parce que l'auteur manque de recul par rapport à son objet, les sciences sociales, dont il n'a, au demeurant, une connaissance que très superficielle, malgré une abondance de références judicieusement choisies.

Le point de départ de la démarche lui-même est très artificiel. Si, en effet, nombre de philosophes ont souvent pris comme point de départ de leurs analyses la définition de l'IM donnée par Watkins (mis dans la posture du Ptolémée des sciences sociales), c'est malheureusement parce que Watkins pouvait être pris comme homme de paille, ses énoncés un peu abrupts étant plus aisés à réfuter, *a fortiori* quand ils étaient encore simplifiés, que ceux d'Agassi (un autre élève de Popper), sans parler de ceux des économistes et des sociologues, fort peu considérés en général (on rencontre la même stratégie rhétorique dans plusieurs des contributions de J. Zahle et F. Collin (éd.) *Rethinking the Individualism-Holism Debate*, Springer, 2014, auquel Epstein a également participé). Quel sociologue, quel économiste a jamais soutenu que « les faits sociaux sont déterminés de façon exhaustive par des faits concernant les individus et leurs interactions » (souligné par l'A., p. 21) ? L'idée qu'il faille ajouter des biens ou des ressources n'est bien sûr pas non plus un « épicycle » ajouté par James Coleman (auteur de *Foundations of Social Theory*, Harvard University Press, 1992) au supposé paradigme watkinsien initial. Elle était présente dès Carl Menger, l'un des fondateurs de l'IM à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Comment prétendre sérieusement, par ailleurs, que la métaphysique sociale puisse faire avancer de façon décisive la prévision des crises financières évoquée au début du livre en se contentant d'une analyse du caractère social de la valeur d'un billet de banque et sans dire, ne serait-ce qu'un mot, de la théorie de la monnaie et des fluctuations économiques élaborée par Hayek, un individualiste méthodologique notoire ? Les prix eux-mêmes ne sont-ils pas un fait social particulièrement crucial en la matière, résultant de relations d'interdépendance (et non simplement d'interaction) entre les individus, une relation « métaphysique » dont l'A. ne dit mot. Quelle méthodologie, enfin, fonder sur le « réisme » ontologique que l'A. semble vouloir substituer à IO (et à l'anthropocentrisme que celui-ci suppose), en considérant qu'il est plus « naturel » (*sic*) de considérer que les « unités d'action élémentaires » d'une bataille aérienne sont les avions plutôt que le personnel navigant (p. 49) ? Que pourrait donc bien être un « réisme méthodologique » ?

Alban BOUVIER

Guy Bajoit, *L'Individu sujet de lui-même. Vers une socio-analyse de la relation sociale*, Paris, Armand Colin, coll. « Recherches », 2013, 393 p., 30 €.

Chantal Jaquet, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2014, 240 p., 19 €.

Guy Bajoit approfondit sa théorie de la socio-analyse, pressentie dans *Pour une sociologie relationnelle* (Puf, 1992) et élaborée dans *Le Changement social* (Armand Colin, 2003) et *Socio-analyse des raisons d'agir* (PU Laval, 2010). Il entend ainsi ouvrir la « boîte noire » de la sociologie, c'est-à-dire étudier les raisons pour lesquelles les individus agissent. Tournant le dos aux structures collectives et autres rapports sociaux, il cherche à comprendre comment les individus se construisent une identité plus épanouie et plus paisible, accordée à ce qu'ils sont intimement, comme si être sujet de soi-même et acteur de sa propre vie nécessitait une quête, un combat contre les autres (société, Église, parents...) et contre soi-même (ses propres *habitus*), en vue de se découvrir. Bajoit paraît tenir comme allant de soi que l'acteur est l'individu qui s'est libéré de ses routines et des contraintes sociales, et donc que la sociologie classique, déterministe, est impuissante à saisir le comportement d'individus dont la motivation première est d'échapper aux déterminations. C'est ici le problème philosophique de la liberté qui se trouve posé mais, hélas, non discuté (on pourrait évidemment soutenir que la volonté de libération est elle-même une détermination ; mais ce faisant, on réduirait sans doute de beaucoup l'intérêt de la socio-analyse de l'auteur).

Une première grande partie retrace l'histoire longue (vingt-cinq siècles) de l'individu contemporain, en s'appuyant sur les travaux de Charles Taylor et Louis Dumont. En accord avec son présupposé de base, Bajoit fait de l'individu un pôle face à un autre pôle, qui est le groupe, de sorte que l'individu n'est pas le résultat d'une production sociale typique de la modernité contemporaine mais un modèle qui surgit lorsque s'affaiblissent les autres modèles (belliciste, civique, religieux et rationaliste) : c'est en période d'indécision collective que le sens à donner à l'existence est laissé à l'individu. « Interstitiel », le modèle subjectiviste est aussi instable et éreintant car il incite à adopter une attitude critique vis-à-vis de toute référence, y compris soi-même, sujet donateur de sens.

La deuxième partie est une théorisation appuyée sur neuf cas empiriques (selon une méthode d'entrevue longue, explicitée en annexe). L'idée principale est que les relations sociales engagent l'individu dans une destinée, par les coopérations et les inégalités qu'elles mettent en œuvre. Cette destinée satisfait plus ou moins les attentes relationnelles de l'individu, qui veut être reconnu par les autres pour ce qu'il est et fait. Les attentes insatisfaites provoquent des tensions existentielles, que l'individu cherche à résoudre par un comportement conformiste, marginal ou autodestructeur. Certaines tensions provoquent un tel malaise que l'individu remet en question sa destinée et construit un récit de soi qui lui donne des motivations pour changer, devenant ainsi acteur de sa vie : « *L'individu est sujet de lui-même quand il se bat contre ses résistances intériorisées*, quand il essaie de se libérer de certaines structures incorporées qui résistent malgré lui (même quand il en est conscient) à son désir d'être sujet de lui-même, et dont il voudrait se débarrasser si possible complètement et définitivement » (p. 338). Dans ce processus libératoire, l'individu doit faire appel à des pulsions vitales, car

l'« acte libre est [...] l'expression d'un rapport d'authenticité ; c'est "le moi d'en bas qui remonte à la surface ; c'est la croûte extérieure qui éclate, cédant à une irrésistible poussée" » (p. 348). C'est ainsi que l'individu-acteur redéfinit ses relations sociales.

Intéressant pour expliquer les processus fins par lesquels les individus passent pour changer, le modèle de Bajoit focalise toute la personnalité sur une tension, comme si les humains n'étaient pas faits de contradictions multiples (voir la critique faite par Danilo Martuccelli au précédent livre de Bajoit, *Socio-analyse des raisons d'agir* : <http://sociologies.revues.org/3228>). De plus, il faudrait aussi expliquer pourquoi de nombreux individus ne changent pas mais se conforment aux attentes de leur entourage. Le modèle ici développé, qui s'appuie explicitement sur la psychanalyse, gagnerait à s'enrichir des analyses sur le transgénérationnel (où l'on voit que parfois, se révolter, c'est obéir aux désirs parentaux), des leçons de la systémique sur le *double bind* (je songe à l'admirable travail de Mony Elkaïm), des avancées théoriques de l'Analyse Transactionnelle... On pénétrerait ainsi plus avant dans la « boîte noire » des comportements individuels. Cependant, ce faisant, on ajouterait de l'explication, c'est-à-dire de la détermination. Mais le rôle de la sociologie, fut-elle socio-analyse, est-il de défendre la liberté ou de rendre raison ?

À l'inverse de ce livre de sociologue intéressé par la philosophie, *Les Transclasses* est un ouvrage de philosophe informée par la sociologie. C'est aussi une approche qui prend le contre-pied de celle de Bajoit. Partant du constat établi par Bourdieu et Passeron sur la reproduction de la domination, Chantal Jaquet s'intéresse aux exceptions, c'est-à-dire aux individus qui échappent à cette logique. Elle pose la question de ce qu'elle appelle la non-reproduction, ou pour utiliser un vocable plus commun, la mobilité sociale. Elle s'inscrit ainsi dans une longue tradition sociologique, qu'elle paraît étrangement méconnaître, et qui part de Pareto et Sorokin, passe par Castel, Boudon et Merllié, et se poursuit aujourd'hui (voir le récent travail de Jules Naudet, *Entrer dans l'élite. Parcours de réussite en France, aux États-Unis et en Inde*, Puf, 2012). Cela donne parfois l'impression que l'auteur enfonce des portes ouvertes, comme lorsqu'elle semble découvrir que les différences de goût sont toujours traduites en jugements de valeur, les choix des classes dominantes étant *ipso facto* posés comme le bon goût naturel (pp. 171-173). Une autre difficulté tient au concept de « transclasse » – désignant un individu sorti de sa classe d'origine –, qui peut pousser à essentialiser les classes sociales. Certes, la conclusion du livre précise qu'« aucune existence n'est pure reproduction » (p. 221) et que les transclasses sont des exemples extrêmes d'une logique de différenciation commune à tous les individus. Mais alors pourquoi user d'un terme qui fige la société en strates et qui donne à croire que certains individus échappent à toute classe, distants tant de celle d'origine que de celle d'arrivée ? De même, le concept de « complexion » – « chaîne de déterminations qui se nouent pour former la trame d'une vie singulière » (p. 102) –, apporte-il vraiment plus que celui d'*habitus* qu'il est censé remplacer ?

Ces réserves ne doivent pas masquer les grandes qualités de ce livre. La question de la mobilité sociale est tout à fait pertinente et il est heureux de ne pas chercher à la résoudre en faisant appel à des principes internes à l'individu – la volonté, la liberté intérieure – qui relèvent de l'idéologie et posent plus de questions qu'ils n'en résolvent (pour le dire avec ironie, s'il suffit de vouloir pour s'en sortir, pourquoi les pauvres

n'ont-ils pas de bonnes manières ?). Jaquet a parfaitement saisi qu'on ne sort pas du social et que l'individu n'est rien en dehors de la société. Par conséquent, l'explication d'un phénomène social doit être sociale elle aussi. C'est pourquoi elle veut comprendre la dynamique d'un individu en acte à travers ses affects, par quoi elle entend « l'ensemble des modifications physiques et mentales qui ont un impact sur le désir de chacun en augmentant ou en diminuant sa capacité d'agir » (p. 64). On aura reconnu l'inspiration de Spinoza, dont l'auteur est une spécialiste. Dans cette perspective, la mobilité est le résultat d'un désir de changement l'emportant sur un désir d'immobilisme. Concrètement, cela peut être l'amour pour quelqu'un de la classe d'arrivée, la rage face à l'humiliation... Mais c'est surtout la honte qu'elle analyse, avec beaucoup de finesse : honte de ses parents et de son milieu d'origine, et honte d'avoir honte, qui marque la conscience d'avoir intériorisé le jugement des dominants. Cette double honte explique pourquoi la mobilité implique à la fois attachement et détachement par rapport à son milieu d'origine (on a honte des siens tout en sachant qu'on leur est redevable), et le maintien d'une distance vis-à-vis du milieu d'arrivée (on en veut à ceux qui jugent inférieur notre milieu de naissance). Ce principe est d'une grande portée explicative, d'autant que l'auteur précise que d'autres affects peuvent jouer (malheureusement, elle ne les approfondit pas). Il est bien illustré par de nombreuses références romanesques (*Le Rouge et le Noir*, *Martin Eden*...) et autobiographiques (*Le Premier Homme* de Camus, *Retour à Reims* de Didier Eribon, les livres d'Annie Ernaux), qui montrent l'intérêt de la littérature pour la philosophie et les sciences humaines.

Ces deux ouvrages se complètent par une focalisation commune sur les motivations individuelles et par une divergence d'approches qui favorise la réflexion du lecteur.

Stanislas DEPREZ

Cyril Hédoïn, *L'Institutionnalisme historique et la relation entre théorie et histoire en économie*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque de l'économiste », 2013, 435 p., 38 €.

Les perspectives dites « institutionnalistes » ont depuis quelques décennies le vent en poupe en sciences sociales. Bien que s'intéressant toutes aux « systèmes de règles et de normes sociales structurant les interactions » (p. 19), en un mot aux « institutions », elles ne s'accordent évidemment pas sur la manière de les étudier. S'en suit une série de tentatives pour circonscrire la spécificité de chaque perspective institutionnaliste. Cet ouvrage s'inscrit dans cet effort en affirmant la spécificité de l'institutionnalisme *historique* en économie.

Cette perspective, Cyril Hédoïn la déclare « authentiquement institutionnaliste » (p. 9) puisqu'elle s'inscrirait dans la lignée d'économistes (américains) qui se désignaient déjà comme institutionnalistes au tournant du <sup>xx</sup> siècle. Par contraste, la « nouvelle économie institutionnelle », qui s'est développée à partir de la fin des années 1970, appartiendrait, jusqu'à preuve du contraire, à une perspective différente. Pour identifier les travaux qui font partie de l'institutionnalisme historique, un critère de démarcation relativement précis, et plus discriminant que la caractéristique de s'intéresser aux institutions, est nécessaire. L'auteur soutient que la manière dont cette

perspective *articule théorie et histoire* est son trait distinctif. Cette approche se résume en six principes que l'ouvrage énonce et illustre.

Les trois premiers principes (présentés dans la première partie de l'ouvrage) s'inscrivent dans un mouvement d'*historisation de la théorie*, c'est-à-dire que la validité des schèmes déployés est comprise comme étant fonction de l'objet empirique étudié et du contexte où ces schèmes sont développés. Les trois autres principes (objets de la deuxième partie) peuvent être regroupés sous l'expression générale de *théorisation de l'histoire* : il s'agit, dans cette perspective, de déployer une « analyse évolutionnaire de la dynamique des systèmes économiques et de leurs institutions » (p. 196), avec la nature spécifique et contingente du capitalisme comme point focal de la recherche.

En prenant ces principes un par un ou par groupe de trois, l'ouvrage illustre comment ils ont été développés ou mis en pratique par certains auteurs. Le deuxième chapitre, fort intéressant, discute les thèses de néokantiens (W. Dilthey et H. Rickert) et de pragmatistes américains (C. S. Peirce et J. Dewey) relatives à l'historisation de la théorie. Les autres chapitres se concentrent sur les travaux de cinq économistes : deux Allemands (G. Schmoller et M. Weber), deux Américains (T. Veblen et J. R. Commons) et un Hongrois émigré aux États-Unis (K. Polanyi). Pour chaque principe, C. Hédoïn sélectionne parmi ces économistes ceux qui ont apporté les contributions les plus notables.

L'ouvrage réussit à montrer que la perspective qui est circonscrite par les six principes de l'institutionnalisme historique peut revendiquer une filiation avec un ensemble de travaux importants en philosophie et en économie dans la période allant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. L'auteur veut aller plus loin, et c'est là que la démonstration devient moins convaincante. Empruntant à la philosophie des sciences d'I. Lakatos, il soutient que ces six principes forment le « noyau dur », donc non amendable, de l'institutionnalisme historique comme « programme de recherche » (pp. 21-22). Partant du constat que, « de manière suffisamment consensuelle » (p. 13), les historiens considèrent que l'école historique allemande, le vieil institutionnalisme américain et l'insolite Polanyi ont contribué à la pensée institutionnaliste pendant la période considérée, il prétend cerner par ce noyau dur « un ensemble de principes épistémologiques et théoriques communs » à ces auteurs (p. 14). Il ne réussit toutefois pas à démontrer que les cinq économistes étudiés, et encore moins les autres dont ils seraient « représentatifs » (p. 13), adhèrent individuellement à l'ensemble des six principes. Par exemple, bien que Weber ait affirmé que la validité du schème déployé est fonction du contexte de son élaboration (3<sup>e</sup> principe), rien ne permet d'affirmer que Commons et Polanyi souscrivaient à un tel relativisme. De plus, l'influence profonde du darwinisme sur la pensée évolutionnaire de Veblen (5<sup>e</sup> principe) n'est pas généralisable aux autres économistes.

En somme, quand C. Hédoïn présente son exercice comme une « reconstruction rationnelle » (p. 15, je souligne) d'un programme de recherche, le « re » est de trop. Ce qu'il fournit est plutôt une *construction* d'une perspective institutionnaliste cohérente à travers un échantillonnage sélectif de travaux importants. Le lecteur lui sera reconnaissant pour cet exercice bien mené, qui pourrait inspirer plus d'un à adopter, aujourd'hui, la perspective de l'institutionnalisme historique.

François CLAVEAU

Arnault Skornicki et Jérôme Tournadre, *La Nouvelle Histoire des idées politiques*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2015, 128 p., 10 €.

Méthode et objet, on le sait, vont de pair. On peut soit s'abandonner aux évidences routinisées des commentaires savants (« la pensée de Benjamin Constant »), soit tenter de problématiser ce lien, comme le fait ce livre. En fait, ce n'est pas d'une seule nouvelle histoire des idées politiques qu'il s'agit, mais de plusieurs. Ce qui les réunit est une rupture plus ou moins affirmée avec une histoire traditionnelle caractérisée par la prétention à isoler des contenus – les « idées politiques » – et à en rendre compte par les moyens de l'analyse interne. Pour les nouvelles histoires, les idées ne sont pas des entités autonomes, assignables à des auteurs et à des écoles déterminés, mais des productions ancrées dans un contexte socio-historique et, du coup, leur délimitation, et donc le corpus pertinent pour l'analyse, font problème. Quentin Skinner, représentant, avec John Pocock, de l'école dite de Cambridge, met en cause un ensemble de mythologies, celle des doctrines, celle de la cohérence des auteurs et celle de l'anachronisme. Les « penseurs » agissent avec leurs mots plus ou moins flous, en s'orientant vers des destinataires dotés d'un certain équipement verbal et cognitif, dans un contexte social doté d'enjeux plus ou moins urgents. Les perspectives de Reinhart Koseleck et de Michel Foucault semblent, malgré de profondes différences, aller dans le même sens. Dans la seconde moitié du texte, avec de tout autres instruments, on se trouve en face d'une histoire sociale des idées qui se démarque des approches précédentes par l'intérêt porté aux agents qui produisent ou qui s'approprient les discours : la terminologie est plutôt celle des trajectoires sociales, des rapports de force, des « champs » (Bourdieu). Plusieurs travaux sont cités et analysés.

L'ouvrage est très riche, il comporte de nombreuses références à des auteurs contemporains importants (Roger Chartier, E. P. Thomson, etc.), il est illustré par des analyses de cas éclairantes. On pourra seulement lui reprocher une sorte d'ethnocentrisme « politiste » qui s'affiche dans le titre : alors que les méthodes de ces nouvelles histoires sont loin d'être spécifiques d'un domaine d'objets, l'adjectif « politique » semble trouver sa justification dans un objet présumé ne pouvoir se confondre avec d'autres. Cette ambiguïté fait donc, et c'est une bonne chose, que trois sortes de lecteurs en tireront profit : des historiens des idées, des praticiens de la sociologie historique des productions culturelles et des politistes tournés vers l'histoire.

Louis PINTO

Nicolas Bancel, Thomas David et Dominic Thomas (dir.), *L'Invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2014, 440 p., 27 €.

Ce remarquable ouvrage collectif s'attache à la période qui a vu la naissance du concept moderne de « race », soit le XIX<sup>e</sup> siècle et le tout début du XX<sup>e</sup>. Il n'y a donc pas d'analyse de l'utilisation politique du racisme, notamment par le nazisme. La question de la place des minorités (noirs, juifs...) n'est pas abordée non plus. L'objet est plus restreint, et pourtant déjà très vaste : montrer l'importance majeure de la race dans les représentations scientifiques d'une part, dans les visions du monde populaires d'autre part.

Trois parties structurent le livre. La première décrit l'émergence des théories raciales. Étudiant les figures de Bernier, Buffon et Linné, Thierry Hocquet montre la biologisation croissante du terme de « race ». Miriam Claude Meijer s'intéresse à Camper, premier auteur à répartir les crânes selon un angle facial, laissant ouverte la possibilité d'une hiérarchisation des différents types de crânes humains. S'appuyant lui aussi sur Camper, mais en outre sur Blumenbach et Virey, Francesco Panese montre comment la science a fabriqué la figure du Nègre. Martial Guédron met en évidence le rôle de l'image dans la hiérarchisation des races. Brita Rupp-Eisenreich présente l'œuvre de Christoph Meiners, qui lie biologie et ethnographie, dans une démarche classificatrice fondée sur la supériorité de l'Occident.

La deuxième partie du livre couvre les années 1860-1914 et traite de l'institutionnalisation du racisme dans l'enseignement de l'anthropologie physique et dans les musées ethnographiques. Un grand intérêt de cette section est qu'elle traite de plusieurs continents. La situation française est évidemment exposée, par Carole Reynaud-Paligot, auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet (dont *De l'identité nationale. Science, race et politique en Europe et aux États-Unis. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle* ; recension dans la *Revue*, 2012-3, p. 437). Sont ensuite abordés la Belgique et le Congo (Maarten Couttenier), le Danemark (Rikke Andreassen), la Russie, dont le caractère impérial n'a pas empêché la diffusion d'une idéologie racialiste (Vera Tolz), la Chine et le Japon (Gérard Siary, Arnaud Nanta) et enfin l'Afrique du Sud (Patrick Harries). Particulièrement instructives, ces contributions font regretter l'absence d'études sur d'autres pays ou régions : Royaume-Uni, Allemagne, Italie, Empire ottoman, États-Unis, Amérique du Sud...

La troisième partie est consacrée aux exhibitions publiques de « naturels ». On pourrait avoir l'impression de s'éloigner du problème principal – le développement d'une science des races. En réalité nous restons au cœur du sujet, car les contributeurs de cette section se rejoignent pour montrer les relations étroites de l'anthropologie physique et des spectacles ethniques. Le divertissement contribue à populariser les théories raciales, qui apportent en retour leur cachet de scientificité aux exhibitions. Gilles Boëtsch et Pascal Blanchard retracent la filiation menant des cabinets de curiosité aux exhibitions de « chaînes manquant », dont la célèbre « Vénus hottentote ». Robert Bogdan analyse les phénomènes de foire, entre exposition de vrais et faux « sauvages » et exploitation de la crédulité du public. Plusieurs contributions éclairent le rôle des expositions universelles : celles tenues aux États-Unis de 1876 à 1916 (Robert W. Rydell), l'exposition de Chicago en 1893 (Catherine Hodeir, Charles Forsdick), les Journées anthropologiques de Saint-Louis en 1940 (Fabrice Delsahut), le Village noir de Genève en 1896 (Patrick Monder). Herman Lebovics s'intéresse au Muséum américain d'histoire naturelle. Nicolas Bancel compare l'histoire des spectacles ethniques en Europe et aux États-Unis. Enfin, Christian Joschke montre l'entrelacement des préoccupations scientifiques et des attentes du public à travers le cas des photographies anthropométriques.

Si on peut regretter l'absence d'un index, il faut saluer l'abondante bibliographie (89 pages), qui aurait peut-être gagné à être divisée en sources et commentaires.

Stanislas DEPREZ

Jean-François Bert, *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?* Marseille, OpenEdition Press, coll. « Encyclopédie numérique », 2014, 84 p., 12 €.

Ce petit texte (également disponible en ligne), qui s'adresse aux archivistes-paléographes comme aux historiens des sciences sociales, est un manifeste. Alors que le numérique transforme tous les étages de la production scientifique, Jean-François Bert se saisit des promesses et des écueils soulevés par ce « tournant épistémologique » (p. 29) pour proposer à ces deux publics un regard renouvelé sur leurs branches. Les deux questions sont liées : comment repenser un traitement archivistique parfois obsolète ? Comment dépasser les insuffisances du parallélisme entre histoire « internaliste » des œuvres et histoire « externaliste » des déterminants de leurs champs ? Pour l'auteur, le savoir est le fruit d'une dynamique de pratiques ordinaires. Cette réponse, qui permet de placer les archives privées au cœur de la recherche en histoire des sciences sociales, justifie le plan du livre.

La première partie, « Archiver les sciences ou les manières de chercher ? », campe, au-delà du laboratoire de l'œuvre, la notion d'activité. La seconde partie, « Des papiers ordinaires de savants », est un plaidoyer en faveur de la conservation et de la prise en compte de tout ce qui permet de pénétrer « la manière dont un chercheur transforme son matériau brut en données exploitables » (p. 37) ou, pour le dire à la manière de Gurvitch, des couches en profondeur de la geste du chercheur. Des catégories de papiers généralement sous-exploitées prennent ici tout leur sens – brouillons, fiches, notes éparses quel qu'en soit le support, morceau de nappe griffonné inclus – et motivent une définition extensive de l'archive : toute forme de document, jusqu'au mobilier les recueillant. La troisième partie, « De quelques actes de chercheur », rattache ces multiples traces à des gestes précis : les *marginalia* insérés dans les ouvrages, pour les activités de lecture ; les corrections de manuscrits pour celles de la rédaction ; les entretiens, les cours ou les émissions pour la vulgarisation. L'ouvrage se clôt par une conclusion prospective en dix « recommandations » dont le maître mot est celui de totalité : totalité des documents et des pratiques, totalité du savoir sur et par une œuvre.

On saluera sans réserve la valorisation de l'effort, peut-être encore peu visible mais déjà courageusement entrepris, de se défaire d'idées reçues voire de mythes en explorant les marges et les échecs dont la portée est décisive pour comprendre ou pondérer bien des succès canonisés *ex post*. L'importance de ce prérequis compensera certaines lacunes de l'ouvrage liées au genre du manifeste, qui ont le mérite d'alimenter le débat. On songe par exemple au coût d'une conservation aussi vaste à l'heure de budgets serrés, ou même à la possibilité d'un dépouillement exhaustif de gigantesques dépôts, points qui ne sont pas abordés de front. L'un des postulats principaux de l'ouvrage peut prêter le flanc à des objections d'une autre nature. La figure du chercheur que propose cette histoire des sciences de nature ethnographique, celle d'un homme social total aux teintes maussiennes (p. 69), est assurément pensée dans le sens d'une dé-fétichisation de monstres sacrés. Mais, si elle permet de reconnaître au fragment et au paratexte la place qui leur est due, elle court le risque de leur surinterprétation. Même en considérant que le chercheur et son œuvre ne font parfois qu'un, la pertinence, le sens de ces données ne sauraient être directs et absolus. Il s'agit là moins d'un droit à l'équivocité, au silence ou à l'auto-censure, que les chercheurs n'ont d'ailleurs

jamais manqué d'exercer, que d'un principe de sélection et de croisement des sources à géométrie variable qu'implique au moins la spécificité de chaque projet de recherche.

Cécile Rol

Bernard Stiegler, *La Société automatique, 1. L'Avenir du travail*, Paris, Fayard, 2015, 437 p., 25 €.

Ce nouvel essai de Bernard Stiegler, qui sera suivi d'un second volet consacré au savoir et à son avenir, porte sur ce que l'auteur croit pouvoir déceler sous le nom d'« automatisation » de la société, laquelle présente ici deux aspects : d'une part, la disparition programmée de l'emploi du fait de la robotisation progressive de tous les secteurs d'activité ; d'autre part, et plus fondamentalement, la « prolétarianisation » des activités noétiques elles-mêmes, induite par la phase numérique de l'âge de l'information où les algorithmes et les *big data* prennent de vitesse l'entendement du citoyen-consommateur, ainsi devenu pulsionnel.

Sur un plan formel, la construction de l'ouvrage entérine certaines tendances singulières qui s'affirmaient depuis *Prendre soin* (Flammarion, 2008). D'abord, la tendance à découper le texte en de très nombreux sous-chapitres passant en revue de façon très rapide les points qui leur donnent leurs titres : ici, cent huit sous-chapitres réunis en huit chapitres, une introduction et une conclusion, pour un texte de 422 pages – le record ayant été déjà atteint dans *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue* (Flammarion, 2010), texte de 246 pages découpé en une introduction suivie de quarante-cinq sous-chapitres. Il en résulte un texte extrêmement assertif et non pas démonstratif, dont la force éventuelle de conviction tient à la cohérence du dispositif intellectuel comme à la profondeur habituelle du propos de Stiegler, cependant toujours menacée de se faire rhétorique séduisante – ou rebutante – par son ésotérisme.

Ensuite, la tendance à créer par là même un nouveau genre littéraire, mixte de traité philosophique fondamental et d'essai engagé interprétant des faits de l'actualité. Mixte qui, du fait de son ton assertif comme de son hermétisme, peine à convaincre aussi bien les philosophes que les décideurs, auxquels il s'adresse pourtant en priorité par sa technicité.

L'urgence absolue à laquelle entend répondre Stiegler, et qui gouverne cette manière singulière d'écrire des livres tout en l'écartant depuis 2003 de son projet fondamental – la rédaction des tomes IV à VI du grand œuvre qu'était *La Technique et le temps*, dont les tomes I à III ont paru, chez Galilée, entre 1994 et 2001 (recensions dans la *Revue*, 1994-4, p. 439, et 2004-4, p. 504) –, est le « devenir sans avenir » de nos sociétés, livrées à un capitalisme qui a d'abord prolétarisé nos savoir-faire (machinisme industriel), puis nos savoir-vivre (consumérisme) et maintenant nos savoir-conceptualiser (« bêtise systémique » touchant Michel Serres lui-même, selon Stiegler) : telle est la synthèse ici livrée par l'auteur de toutes ses analyses antérieures depuis 2003, qui reposaient sur la thèse centrale de la « rétention tertiaire » ou « béquille de l'esprit », lequel peut être détruit par ses propres technologies pour cette raison même qu'elles sont son extériorisation nécessaire.

Depuis *La Technique et le temps 3*, ouvrage par lequel s'est fait le passage de son grand œuvre à sa série d'essais d'économie politique, Stiegler est à la recherche de nouveaux critères pour établir ce qu'il nomme désormais une

« pharmacologie positive », c'est-à-dire la détermination d'usages constructifs de ces technologies devenues radicalement toxiques à l'âge du numérique. Ce nouvel essai propose comme « valeur de la valeur », et donc comme critère suprême, la négumentropie, nos sociétés étant à ses yeux productrices d'une entropie qui caractérise l'« Anthropocène ». Stiegler entend œuvrer à la préparation du « Néguanthropocène » en fondant une « néguanthropologie ». Où l'on retrouve son amour sans doute excessif des mots, agencé comme toujours à une mobilisation compulsive d'auteurs qu'il entend interpréter à la lumière de ses propres thèses, dont l'exposition est ainsi évolutive parce qu'elle intègre quantité de propositions théoriques et interdisciplinaires. Sur le plan de l'« avenir du travail », cette néguanthropologie passe par la redéfinition du travail *versus* l'emploi, la fin de celui-ci devant coïncider avec l'avènement du véritable travail comme « intermittence », parce que l'activité noétique qui nous construit est intermittence.

Jean-Hugues BARTHÉLÉMY

Rémy Rieffel, *Révolution numérique, révolution culturelle ?* Paris, Gallimard, coll. « Folio actuel », 352 p., 8 €.

Rémy Rieffel, spécialiste de la communication et des médias, présente ici un état des lieux complet et nuancé de ce qu'il est convenu d'appeler la révolution numérique. Il rend compte tout d'abord de l'ensemble des techniques numériques (ordinateur, tablettes, Smartphones, Internet, photographie et vidéographie numérique) et de la manière dont ces différents appareils interagissent dans le texte, l'image, le son et la musique, les rapports sociaux. À travers de fines analyses, il examine comment notre approche du monde, notre vie en commun, notre manière de lire et d'écrire, d'écouter de la musique, de travailler et de nous distraire, en un mot notre culture, sont transformées par les nouvelles techniques numériques. Le marché des biens culturels (chap. II), l'apparition de nouvelles pratiques culturelles et sociales avec leurs conséquences sur les manières d'être individuelles, de la blogosphère aux réseaux sociaux et aux systèmes d'échanges et de partage (chap. III et IV) font l'objet d'un examen approfondi et toujours équilibré.

Le numérique, tel qu'il est décrit ici, non seulement transforme les modes d'accès que nous pouvons avoir aux connaissances mais redéfinit les savoirs, change la conception que nous avons jusqu'ici de l'information véhiculée par les médias traditionnels, re façonne notre identité en créant de nouvelles formes de présence et de visibilité, fragilise certains principes juridiques comme le droit de propriété sur les œuvres, bouleverse notre rapport à l'écrit et à la lecture, enfin transforme d'une manière générale notre rapport à l'espace, rétréci par la vitesse des communications, et donc au temps.

Une fois soulignée l'ambition d'exhaustivité, étayée sur des études sociologiques, qui caractérise cet ouvrage, deux remarques s'imposent après sa lecture. Tout d'abord, si l'auteur sait parfaitement noter certains risques et même dangers de ces nouvelles technologies, s'il en montre certaines conséquences menaçantes du point de vue des formes habituelles de l'humanisme, il ne cède jamais à la technophobie et sait aussi faire apparaître les faces lumineuses du numérique. L'usage de ces techniques « ne conduit pas nécessairement à une forme de déshumanisation et d'appauvrissement de la diversité » (p. 38). « Internet ne constitue pas une menace pour le lien social et n'oscille pas systématiquement entre isolement angoissant et collectivisation

des données personnelles » (p. 95). Certaines logiques peuvent changer, cela n'implique pas que cela soit en mal. La multiplication des « amis » sur Facebook n'entraîne pas nécessairement une superficialité des liens. Des logiques parfois contradictoires interviennent dans le développement du numérique et en font donc un *Janus*.

Ensuite, et l'auteur y insiste en conclusion, cet état des lieux est aussi un instantané, un « arrêt sur image » selon son expression. En effet, le développement des techniques numériques est tel, en profondeur comme en rapidité, qu'il est difficile de dire ce qu'il en sera demain. Rémy Rieffel se refuse ainsi à la prospective, comme il a su éviter toute approche normative sur ce qu'il constate. En ce sens, l'ouvrage n'est pas un livre de philosophie morale ou politique mais plutôt un livre de sociologie traversé par des considérations anthropologiques. Cela ne veut pas dire que l'auteur cache, sous prétexte d'objectivité, les dangers ou les espérances liées au numérique. Mais, entre enthousiasme naïf et craintes technophobes, il présente tous les éléments pour que le lecteur entreprenne sa propre réflexion, éclairé au-delà de sa propre expérience personnelle. Il s'agit donc d'un livre qui donne matière à penser.

Gérard CHAZAL

Louis Pinto, *Sociologie et Philosophie : libres échanges. Bourdieu, Derrida, Durkheim, Foucault, Sartre...*, Montreuil-sous-Bois, Ithaque, 2014, 264 p., 22 €.

*Sociologie et Philosophie* regroupe quinze articles – dont quatre inédits – sur les thèmes chers à Louis Pinto, qu'il travaille depuis longtemps : la sociologie de la philosophie et des intellectuels, et l'épistémologie de la sociologie (pour un aperçu plus ample de son travail, voir Stanislas Deprez, « La vocation et le métier de sociologue de la philosophie », *Revue Philosophique*, 2011-2, pp. 211-230).

La première partie du recueil, placée sous l'égide de Durkheim, porte sur la frontière entre philosophie et sociologie. Un premier article discute des options théoriques prises par Durkheim et Mauss d'une part, Halbwachs d'autre part, quant à la place de la sociologie vis-à-vis de la philosophie et de la psychologie. C'est à la philosophie bergsonienne que le deuxième texte confronte la sociologie de Durkheim. Pinto montre que la stratégie de Bergson consiste à cantonner la sociologie dans un savoir préliminaire, vrai mais limité, et à réserver la connaissance ultime à la philosophie.

La deuxième partie consiste en quatre exemples de socioanalyse : sur le projet sartrien d'une philosophie sociale ancrée dans une phénoménologie du sujet ; sur les trajectoires ambivalentes de Bourdieu, Derrida et Foucault par rapport à la philosophie ; sur l'importation de la psychologie dans la pensée du jeune Foucault ; sur la valorisation d'un savoir pratique par Bourdieu. Ces quatre « exercices de style » sont remarquables tant sur le fond que sur la méthode.

La troisième partie aborde différentes dimensions de la théorie bourdieusienne (à laquelle Pinto, proche collaborateur de Bourdieu, a consacré un petit ouvrage devenu classique, *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social*, 2<sup>e</sup> éd., Seuil, 2002). Dans une première contribution, l'auteur s'interroge sur ce que peut signifier un héritage intellectuel. Suivent trois textes inédits : sur

la sociologie comme rupture par rapport au sens commun et dévoilement du caché (ignoré ou censuré) ; sur la compréhension comme mise en lumière des structures objectives et des formes anthropologiques de l'expérience ; sur les formes de « capital », que l'auteur invite à ne pas multiplier. Sur ce dernier point, il me semble que le concept de capital physique – rejeté par Pinto, certes avec prudence – mériterait d'être conservé, dans la mesure où il permet de rendre compte du culte récent de l'apparence, manifeste notamment dans l'usage grandissant de la chirurgie esthétique et du *body-building* (voir à ce sujet le magnifique livre de Pierre-Joseph Laurent, *Beautés imaginaires. Anthropologie du corps et de la parenté*, Académia-Bruylant, 2010). Le cinquième texte défend avec justesse la sociologie critique de Bourdieu contre les attaques de Luc Boltanski. Un dernier article, très bref, est un hommage à Pierre Bourdieu, publié juste après sa mort.

La dernière partie regroupe des « considérations actuelles », dont la férocité fait écho aux considérations inactuelles de Nietzsche. Un premier article (inédit) s'appuie sur Wittgenstein et Descombes pour soutenir, contre les laudateurs du Soi, que le « sujet est un point de vue » (p. 236). « Le grand partage philosophique » s'attaque à un article du *Nouvel Observateur* consacré à Claudine Tiercelin. Pinto y poursuit sa critique de la construction journalistique de l'expertise, entamée dans *L'Intelligence en action* (Métaillé, 1984). La dernière contribution enfonce le clou, en montrant le rôle de la « profondeur » dans la consécration philosophique.

Stanislas DEPREZ

Louise Ferté, *L'Édition de la philosophie en France depuis les années 1970. Miroir du statut de la philosophie en France*, Paris, L'Harmattan, coll. « Inter-national », 2012, 188 p., 19 €.

Portant sur la philosophie et sa diffusion en France, cet ouvrage, issu d'un mémoire universitaire, doit être signalé ici, même s'il apparaît un peu décevant ou incomplet. Il repose sur l'analyse de données statistiques (peu adaptées, du fait de l'extension des catégories en usage dans l'édition, qui distinguent un secteur « Sciences humaines et sociales » aux contours flous), des lectures (mais on ne rencontre pratiquement pas Pierre Bourdieu, ni Jean-Louis Fabiani, Louis Pinto est absent, de même que l'article très documenté d'Olivier Godechot, « Le marché du livre philosophique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 130, 1999), et surtout sur l'usage de huit entretiens réalisés en 2010 et reproduits en annexe, qui donnent le point de vue d'acteurs particuliers du domaine. Il s'agit de :

- Barbara Cassin (notamment sur le CNRS, comme institution et comme éditeur, le Seuil, Fayard, le CNL) ;
- John Crowley (sur l'évolution, ou le désengagement, de l'Unesco en la matière) ;
- Marc de Launay (sur les années 1960 et 1970, le livre de poche, les traductions – le début de l'entretien semble manquer) ;
- Roger-Pol Droit (*Le Monde* et les livres de philosophie édités par le journal en 2008, le retour à une philosophie de type « existentiel », plus en prise avec le grand public) ;
- Pierre-François Moreau (les éditions universitaires, dont celles de l'ENS de Lyon, la collection « Philosophies » des Puf, l'édition des *Œuvres* de Spinoza) ;

- Bruno Péquignot (L'Harmattan et la collection « Ouverture philosophique ») ;
- Philippe Roger, comme directeur de *Critique* ;
- Heinz Wismann, pessimiste sur l'évolution de l'édition philosophique dans le monde économique actuel et amer d'avoir été dépossédé par le Cerf de la collection « Passages » qu'il avait fondée et développée.

Sans que le guide d'entretien soit unifié, quelques thèmes sont abordés assez systématiquement, comme les traductions, la politique de L'Harmattan, les presses des universités. Les grandes lignes de l'évolution constatée ne sont pas très spécifiques à la philosophie : augmentation du nombre des titres publiés, diminution des tirages (ou des ventes) de chacun, édition fonctionnant assez largement sur des formes directes ou indirectes de subventions ou sur de quasi-formes d'édition à compte d'auteur, difficulté pour les jeunes auteurs à se faire éditer. Le chapitre consacré aux types d'éditeurs en philosophie distingue les « éditeurs universitaires classiques », les « éditeurs généralistes », les « nouveaux éditeurs à portée idéologique ». Les premiers sont illustrés par un chapitre sur Vrin et un autre sur les presses des universités (et du CNRS), un chapitre est consacré à L'Harmattan, un autre à l'Unesco, le dernier chapitre abordant la question des traductions.

On peut conseiller de commencer par la lecture de l'ensemble des entretiens, ce qui permet de prendre la mesure du caractère partiel des coups de sonde ainsi donnés et de lire ensuite plus rapidement le corps de l'ouvrage, qui consiste souvent à résumer puis à citer parfois longuement des passages de ces documents.

Dominique MERLLIÉ

## PSYCHOLOGIE, PSYCHANALYSE

Pascal Nouvel, *Axiomatique des sentiments*, Paris, Hermann, coll. « Essais », 2015, 358 p., 24 €.

L'une des particularités de l'espèce humaine, c'est l'utilisation de langages complexes, qui permettent d'exprimer la pensée. Pensée logique, pensée mathématique, pensée musicale : toutes s'expriment dans les termes d'un langage. La proposition que fait ici Pascal Nouvel, c'est que « la logique qui conviendra à l'analyse du sentiment » (p. 5), c'est la logique littéraire. Dès lors « l'axiomatique des sentiments se présente comme une méthode d'analyse des relations humaines » (p. 6). Quant aux axiomes, ce seront ici « des expressions littéraires brèves, analogues aux proverbes, aux adages, aux dictons » (p. 8). Entre le premier axiome « Une axiomatique des sentiments est possible » (p. 9) et le dernier, « Nous aimerions parfois pouvoir entendre les pensées des autres » (p. 318), Nouvel nous entraîne dans cette quête particulièrement originale où « la maxime [...], le fragment [...] loin de signaler un éparpillement de la pensée, deviennent la marque d'une pensée accomplie » (p. 325). Une telle méthode permet de « rechercher les invariants de la psychologie humaine » (p. 324). Pour l'auteur, l'axiomatique des sentiments permet de distinguer l'homme de l'animal. Ce dernier peut en effet éprouver des sentiments, mais ne peut pas les transférer dans une logique axiomatique. Nous rejoignons ici, sous une autre formulation,

*Revue philosophique*, n° 4/2015, p. 567 à p. 594

la particularité du langage humain. Chaque axiome proposé est suivi d'un long développement qui en explicite les attendus et, parfois, les étonnantes conséquences sociales. Sans pouvoir résumer ici les innombrables démonstrations faites par l'auteur, nous nous bornerons à quelques exemples.

D'abord, dans le cadre de la connaissance : « Axiome 4. Les sentiments sont connaissables, mais difficilement » (p. 22). Partant de Spinoza et l'adaptant à l'époque moderne, l'auteur insiste sur la difficulté à saisir les sentiments qui « possèdent une certaine logique interne », mais sont aussi « façonnés par la culture » (p. 24). « Axiome 9 : un sentiment est une concaténation d'affects et de concepts » (p. 37). L'auteur y analyse la manière dont un affect « entraîne avec lui des idées » (p. 38).

Ensuite, dans le cadre de ce qu'il appelle « la destruction créatrice » (p. 49) : « Axiome 12. Le processus de destruction créatrice est l'essence de la vie biologique » (p. 50). L'auteur y analyse les processus du vivant et montre comment ils s'appliquent « à tous les organismes comme à tout ce qu'ils produisent » (p. 52), y compris les sociétés humaines et l'économie. Avec cette vérité, déjà perçue par Héraclite, « le changement perpétuel de toutes choses » (p. 54), qui aboutit à l'axiome 14 : « Le principe de destruction créatrice s'applique aux sentiments » (p. 63).

Dans le cadre du chapitre « Se battre pour des idées », qui semble à l'auteur « ce que la nature de l'homme a de plus propre » (p. 89), on aboutit à l'axiome 25 : « La valeur est ce pour quoi on est prêt à combattre » (*id.*) et qui est, en même temps, fondatrice de l'altérité humaine, comme en témoigne l'axiome 28 : « L'autre en tant qu'il nous apparaît comme exprimant des valeurs nous fait éprouver des sentiments à son égard » (p. 100). D'où le concept de rencontre : « Axiome 40. Tout sentiment commence par une rencontre » (p. 125), car « tout événement n'est perçu que dans la mesure où il est événement pour le corps » (pp. 125-126), puisque, « Axiome 43. Le corps est la condition de possibilité du sentiment » (p. 136).

Ce questionnement débouche sur la spécialité de l'auteur, les rapports entre les affects et la littérature : « Axiome 58. La littérature est utile » (p. 173), « Axiome 60. La littérature contient de la philosophie » (p. 178). Elle donne une place aux affects hors de la rationalité scientifique rigide. Elle ouvre sur la connaissance commune, parallèle à la connaissance scientifique, et finalement sur « l'autre comme soi-même » (p. 203). « Axiome 71. On prête aux autres les sentiments qu'on a soi-même » (p. 204), même si « Axiome 73. Il y a une dissymétrie fondamentale entre les jugements que nous portons sur nous-mêmes et ceux que nous portons sur les autres » (p. 207), qu'on peut tenir pour le principal axiome de la relation à autrui. Quant au vécu individuel, « l'affect est configurateur de vie » (p. 229) : confiance, succès, injustice, mélancolie... nos affects guident notre vécu personnel. « Axiome 88. Dans la modification d'affect la plus insignifiante se manifeste l'essence de l'homme » (p. 237), en même temps que « Axiome 91. Il existe une plasticité des sentiments » (p. 240), elle aussi très caractéristique du cerveau humain où l'auteur analyse particulièrement le mépris, « un sentiment moral fondamental » (p. 245). Ce qui l'amène finalement à discuter des rapports entre affects et politique, ou entre affects et morale pratique, car, dans le cadre de cet ouvrage, « morale [...] signifie examen des conditions qui ont pu conduire à l'élaboration de telle ou telle règle dite "morale" » (p. 297). Ainsi « Axiome 118. La cruauté peut avoir une valeur éthique » (p. 301), qui peut même parfois conduire à des formes d'exclusion politique. On limitera ici les illustrations, qui permettent de mesurer la richesse du propos.

Appuyé sur d'innombrables exemples tirés de la littérature, d'Ésope à Stendhal, ce livre particulièrement original s'achève sur la requête d'une « épistémologie du sentiment » (p. 329), associée à une ontologie, puisque l'axiomatique « vise à dégager une histoire qui se décline selon les deux dimensions ontologiques du naturel et du culturel » (p. 333). Toutes ces démarches permettraient de reconnaître des universaux invariants, mais aussi « plusieurs modes de pensée antagonistes » (p. 336). Cette quête d'un « ontologie affective » intéressera tous les publics.

Georges CHAPOUTHIER

Sigmund Freud, Otto Rank, *Correspondance 1907-1926*, présentation et notes de Patrick Avrane, trad. de Suzanne Achache-Wiznitzer *et al.*, Paris, Éditions Campagne Première, 2015, 428 p., 39,50 €.

Sigmund Freud, Minna Bernays, *Correspondance 1882-1938*, éd. d'Albrecht Hirschmüller, trad. d'Olivier Mannoni, préface d'Élisabeth Roudinesco, Paris, Le Seuil, 2015, 486 p., 27 €.

Voici qu'aux quelques milliers de pages de correspondance de Freud avec de nombreux partenaires (sa fiancée, Abraham, Binswanger, Ferenczi, Fliess, Jones, Jung, Pfister, Lou Andréas-Salomé, etc.) viennent s'ajouter en traduction française les lettres échangées avec son collaborateur direct Otto Rank et sa correspondance avec sa belle-sœur Minna Bernays.

Disons tout de suite que si, au début, la correspondance de Freud a considérablement aidé à la compréhension de son œuvre, il n'en est plus de même aujourd'hui. Alors qu'au milieu du siècle dernier la publication des lettres à Fliess a largement éclairé la genèse de la psychanalyse (voir *La Naissance de la psychanalyse*, Puf, 1950), au point que leur réédition récente améliorée (Puf, 2006) est encore un instrument de travail scientifique, ni la correspondance avec Minna Bernays, ni même celle avec Rank n'apportent d'élément nouveau permettant de modifier réellement l'idée que l'on se faisait de Freud, ni *a fortiori* de la psychanalyse. Même ceux qui, sur la foi d'un registre d'hôtel, attendaient la révélation d'un petit scandale à la découverte d'une relation érotique entre Freud et sa belle-sœur (révélation dont on aurait pu déduire « psychanalytiquement » bien des choses) en seront pour leurs frais, car les lettres n'apportent sur ce point aucune preuve solide. Pour l'essentiel, ces deux correspondances contiennent, d'une part, des faits largement connus, d'autre part, des renseignements d'ordre non point « scientifique » mais familial (pour Minna Bernays) ou administratif (pour Rank qui était pour Freud une sorte de secrétaire rémunéré).

Cela dit, d'un côté comme de l'autre, la lecture réussit à être attachante. Pour Rank, ce sont les relations avec les autres psychanalystes (Abraham, Ferenczi, etc.) qui apparaissent parfois sous un jour inattendu, et aussi les événements extérieurs (la guerre, l'affectation de Rank à Cracovie). Du côté de Minna Bernays, c'est tout l'édifice de familles juives sur plusieurs générations (1882-1938) (encore que les allusions à l'antisémitisme soient rares et discrètes) qui occupe la scène et retient l'attention. Oserai-je dire que même la minutie avec laquelle Albrecht Hirschmüller a recherché d'innombrables renseignements superflus (par exemple : qui était et où vivait, à quelle adresse, telle ou telle personne évoquée dans les lettres ?) arrive, à force de bizarrerie, à intéresser le lecteur ? Bref, seules les personnes qui

ont de la vie de Freud une connaissance très détaillée trouveront peut-être dans ces lettres de quoi rectifier quelques erreurs. Quant aux autres, elles pourront parfois y trouver de quoi nourrir une réflexion de divers ordres (psychanalytique, psychologique, historique).

Soit, par exemple, le différend théorique qui a entraîné, en 1926, la rupture entre Freud et Rank. Il est de notoriété publique que la cause en fut la notion rankienne de traumatisme de la naissance telle qu'elle apparaît dans le livre de 1924 qui porte ce titre : Freud aurait d'abord hésité à en accepter l'intégration dans la théorie psychanalytique, pour ensuite se décider à la rejeter, le texte en prononçant l'« excommunication » étant, en 1925, « Inhibition, symptôme et angoisse » (*GW* XIV, 182-188 ; *OCF* XVII, 265-269). Or, d'abord, les lettres ici publiées renforcent, s'il était nécessaire, l'impression (que donnent d'ailleurs déjà les autres œuvres de cette période) que Freud a bien failli accepter cette notion rankienne. On se demande, d'ailleurs, pourquoi les arguments qui le poussaient à la rejeter (à savoir, par exemple, que ce traumatisme n'était pas de l'ordre du vécu psychologique) ne jouaient pas *a fortiori* contre les théories de Ferenczi dans *Thalassa*, qu'il semblait accepter. Bref, on a l'impression qu'il patauge entre les exigences d'un certain bon sens psychologique et les entraînements de l'audace spéculative. Tantôt il reproche à Rank de négliger des conduites psychologiquement constituées, comme le complexe d'Œdipe et les investissements narcissiques, au profit d'événements qui n'ont de réalité que physiologiques (comme la naissance), tantôt au contraire il insiste sur des investissements très anciens. Ensuite, s'il est permis d'évoquer ces différends entre freudiens du siècle dernier au profit d'une critique de Freud lui-même, on pourrait émettre l'hypothèse qu'à travers ces hésitations se cherche, sans se trouver – du côté des pulsions du moi avec Freud, du côté du passé de l'humanité avec Ferenczi, du côté du traumatisme de la naissance avec Rank (et plus tard du côté de la mère pré-œdipienne avec Melanie Klein) – quelque chose que la psychologie animale, la psychologie de l'enfant et une partie de la psychanalyse élaboreront quelques décennies plus tard sous le nom de « théorie de l'attachement », et que Bowlby aurait pu mettre d'accord Rank et Freud, s'ils avaient consenti l'un et l'autre à abandonner les positions sur lesquelles se menait leur combat.

Mais il s'agit là d'une libre spéculation et bien d'autres lectures de ces correspondances sont possibles.

Yvon BRÈS

Élisabeth Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, Paris, Seuil, 2014, 580 p., 25 €.

Élisabeth Roudinesco propose une nouvelle biographie de Freud qui vise à pallier une lacune, aucun historien français ne s'étant encore, à son avis, aventuré à ce type d'entreprise. Le récit historique court classiquement et extensivement de la naissance à la mort, en privilégiant le contexte culturel de la vie et de l'œuvre de Freud : Vienne fin de siècle et après guerre. Les tensions à l'intérieur du mouvement psychanalytique, la vie de Freud au sein de sa « famille recomposée », le cercle de ses patients et patientes, souvent plus mélancoliques qu'hystériques, sont autant de thématiques qui parcourent ce livre volumineux écrit d'une plume alerte. La thèse centrale en est que Freud, mythologue et homme de science, a été un héros des lumières sombres. Cet oxymore intéressant donne à la

biographie une unité et concilie le fait qu'on ait pu rattacher Freud tantôt à une tradition romantique tantôt à une tradition rationaliste. De façon générale, le travail d'Élisabeth Roudinesco vise à adopter une position moyenne par rapport aux diabolisations comme aux hagiographies qui s'attachent actuellement à Freud et au freudisme, pour se revendiquer d'une « historiographie savante ».

Je m'en tiendrai ici à quelques remarques concernant la généalogie et la genèse de la psychanalyse et concernant son histoire en France, telles qu'elles sont traitées dans le livre. Si Élisabeth Roudinesco critique, souvent à juste titre, tels ou tels auteurs anti-freudiens, elle semble considérer que son *Histoire de la psychanalyse en France* (qu'elle se contente de citer sans révision) ou l'*Histoire de la découverte de l'inconscient* d'Henri Frédéric Ellenberger, livres publiés pour la première fois respectivement en 1982 et 1970 chez Fayard, font seuls historiquement autorité. Ces ouvrages ont été certes pionniers en leurs temps, mais, en trente ou quarante ans, ils ont été complétés, précisés ou renouvelés, ce qui ne veut pas dire forcément infirmés, par d'autres publications historiques ne relevant pas de l'anti-freudisme. Or Élisabeth Roudinesco ne les cite même pas la plupart du temps, comme s'il valait mieux avoir des ennemis que des alliés ou des collègues. Peut-on actuellement par exemple évoquer l'histoire de la psychanalyse en France sans se référer aux contributions d'Alain de Mijolla, d'Annick Ohayon, d'Alejandro Dagfal, de Rémy Amouroux, absentes du livre ? L'histoire de l'hystérie au XIX<sup>e</sup> siècle a donné lieu à un livre désormais classique de Nicole Edelman. Celle de l'hystérie au XVIII<sup>e</sup> siècle, jusque-là négligée, a été renouvelée par deux ouvrages convergents de Mark Micale (cité mais critiqué injustement dans une note) et de Sabine Arnaud, qui modifient l'appréhension que l'on peut avoir d'une histoire occidentale de l'hystérie aboutissant, pour le dire vite, à Charcot, Janet, Breuer et Freud. On ne peut oublier enfin que l'histoire de *L'Interprétation du rêve* a fait l'objet d'un travail marquant de Lydia Marinelli et Andreas Mayer, lequel a publié aussi un ouvrage portant notamment sur l'hypnose à Vienne et dans le monde germanique. Des références précises à tous ces auteurs auraient certainement pu enrichir le propos du livre, qui apparaît de ce fait comme parfois « arrêté » aux années 1970-1980.

Cette énumération bibliographique serait quelque peu inutile et fastidieuse si Élisabeth Roudinesco ne se réclamait d'une « historiographie savante ». Adhérer à ce type de projet implique que l'on se situe au sein d'une communauté intellectuelle, en dialogue et éventuellement en controverse avec des chercheurs auxquels il est professionnel et fécond de se référer. Si ce nouveau *Freud* a de plus, à juste titre, vocation à faire synthèse et à s'adresser à un public français cultivé, on peut regretter que celui-ci ne soit pas au moins averti qu'il existe des travaux historiques ne relevant pas du pamphlet ou de la polémique, qui proposent des analyses et des récits informés, originaux et intéressants sur les sujets évoqués. Ces lacunes ou ces silences sont-ils liés à une certaine urgence dans la rédaction du livre, comme en témoigne notamment l'index des noms propres, libellé quelque peu rapidement ?

Était-il alors bien urgent de publier une nouvelle biographie à vocation extensive et érudite, alors que sont déjà accessibles en France deux autres travaux de ce genre, écrits par un disciple de Freud, Ernest Jones (*La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, 2<sup>e</sup> éd., Puf, 2006) et par un historien, Peter Gay (*Freud. Une vie*, Hachette, 1991) ? Ne fallait-il pas se donner plus de temps pour essayer de mettre en œuvre et d'inventer une forme biographique

différente, à l'exemple du célèbre *Saint Louis* de Jacques Le Goff, l'historien dont se réclame Élisabeth Roudinesco ?

Jacqueline CARROY

Mark Solms et Oliver Turnbull, *Le Cerveau et le monde interne. Une introduction à la neuropsychanalyse*, préface d'Oliver Sacks, trad. de Fabian Guénolé et Geoffroy Marcaggi, Paris, Presses universitaires de France, « Le fil rouge », 2015, 384 p., 29 €.

Ayant pour sujet la « neuropsychanalyse », ce livre entreprend d'en décrire les efforts pour établir – comme l'aurait certainement souhaité Freud – un lien entre, d'une part, les concepts et la pratique psychanalytiques et, d'autre part, les découvertes récentes des neurosciences. Il se présente modestement comme un livre d'introduction, voire de vulgarisation. Mais comme, en un premier coup d'œil, on voit qu'il va rappeler la littérature psychanalytique déjà consacrée à ce projet freudien et traiter assez longuement le problème philosophique classique des relations de l'âme et du corps, le lecteur un peu averti a deux raisons de s'inquiéter : pour ce qui est de la littérature psychanalytique, va-t-on échapper au dialogue de sourds entre ceux qui identifient naïvement le sur-moi à l'écorce cérébrale et ceux qui, dans un style lacanien, drapent le discours psychanalytique dans un splendide isolement par rapport aux autres disciplines ? Du côté philosophique, ne va-t-on pas, concernant les relations de l'âme et du corps, se voir infliger quelque dissertation pseudo-scientifique bourrée des -ismes d'une certaine philosophie américaine qui ignore délibérément Descartes, Leibniz, Spinoza et Bergson, ou les expédie sans les comprendre ou sans même les avoir lus ? Or, première agréable surprise, on échappe à ces deux écueils.

Du côté psychanalytique, le discours isolationniste, parfois évoqué, n'est pas pris au sérieux et ne fait même pas l'objet d'un essai de réfutation. Du côté philosophique, même si les grands philosophes ne sont pas nommés et même si l'on n'échappe pas à une avalanche d'-ismes (« réductionnisme », « interactionnisme », « localisationnisme »), on peut, en y regardant de près, admettre que les solutions proposées par les auteurs pourraient, d'une certaine manière, s'inscrire dans un cadre classique, par exemple celui de Spinoza.

Mais l'essentiel du livre, ce qui y tient le plus de place, c'est ce qu'on pourrait appeler la géographie fonctionnelle du cerveau avec la description minutieuse du rôle psychique de chacune de ses parties. C'est là que philosophes et psychanalystes vont massivement s'instruire et l'on sait gré aux auteurs d'avoir présenté de manière claire et agréable toute cette information neurologique. Toutefois, quoiqu'occupant moins de place, ce qui est, à mes yeux, encore plus suggestif et intéressant, ce sont toutes sortes de détails, qui sont souvent eux aussi de l'ordre de l'information, mais qui manifestent parfois une grande finesse d'analyse.

Je n'insisterai pas – encore que ce soit bon à savoir – sur le fait que bien des choses qui ont été dites sur la différence entre les deux hémisphères cérébraux (pp. 299-306) se sont révélées fausses, ni sur l'épisode anecdotique (p. 223) de cette séance de l'American Psychiatric Association de 1976 où l'on vota à une écrasante majorité contre la théorie freudienne du rêve. Je retiendrai, en revanche, par exemple, les pages (155 *sq.*) consacrées au *FEARsystem*, où sont distinguées l'anxiété peur et l'anxiété panique, car on y voit intervenir à la fois une certaine finesse d'analyse psychologique,

des concepts psychanalytiques classiques, le rôle de différentes hormones (sérotonine, noradrénaline, ocytocine) et même celui des médicaments à choisir selon les cas (benzodiazépines contre l'anxiété peur et antidépresseurs contre l'anxiété-panique). Et de cela on tire, en outre (pp. 306-309), une lecture critique de l'article de Freud « Deuil et mélancolie », lecture illustrée, comme bien d'autres passages du livre, par la description de cas cliniques.

On a donc le sentiment que la neuro-psychanalyse comme institution a un bel avenir devant elle. Les dernières pages du livre (338 *sq.*) en racontent l'histoire : création à New York dans les années 1990, sous les auspices du New York Psychoanalytic Institute, d'un premier groupe et ensuite de groupes semblables dans d'autres villes du monde, colloques dans différents pays, création d'une revue. Notre livre datant de 2002, bien des choses ont dû se passer depuis lors. Souhaitons donc une nouvelle édition qui fera le bilan des treize dernières années.

Yvon BRÈS

## ESTHÉTIQUE

Jean-Marie Schaeffer, *L'Expérience esthétique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2015, 384 p., 20 €.

L'enquête de Jean-Marie Schaeffer sur « l'expérience esthétique » est menée avec le souci permanent de cerner les bonnes questions pour écarter les autres, de préciser les hypothèses et leur statut, de réfuter les moins pertinentes, et cette méthode très maîtrisée donne confiance à son lecteur : tout est distinct, exprimé avec ordre et clarté. Peu d'exemples sont donnés, mais leur analyse est suivie, reprise à l'occasion. L'ouvrage adopte une démarche appuyée sur des travaux scientifiques récents, dans les domaines de la psychologie cognitive, de la psychologie des émotions, des neurosciences, de la biologie, au prix d'un lourd appareil de notions, de lois, de graphiques, qui ne lui donne pas le « brillant » d'une enquête menée par des poètes, des musiciens, des plasticiens ou des amateurs d'arts enthousiastes et exaltés, inspirés à la manière du *Ion* de Platon.

Dans l'expérience « esthétique », qui peut être vécue aussi bien à l'occasion d'un simple coucher de soleil ou d'un panorama qu'à l'écoute d'un requiem, la vue d'un édifice, d'une fresque, etc., sens, mémoire et intelligence sont mobilisés : cette expérience est l'objet d'un certain type d'attention à une présence forte ; elle est émotive et connotée de plaisir, et elle est partagée. Ces caractéristiques sont explorées, délimitées et précisées soigneusement, en quatre chapitres : quelle attention, quelle émotion, quel plaisir, quelle fonction vitale sont précisément « esthétiques » ? La progression est bien ménagée, car le dernier chapitre est plus incisif et intéressant, rassemblant tous les acquis antérieurs pour leur donner une cohérence, et enfin marquer le but.

L'expérience esthétique est « une expérience d'attention poursuivie pour elle-même et considérée comme réussie lorsqu'elle plaît » (p. 251). Coûteuse, cette attention utilise, du côté de l'artiste (comme l'oiseau berceau satiné d'Australie) des forces qui auraient pu avoir un rôle plus pragmatique : tout cela pour donner à voir et entendre, et indirectement pour s'exhiber, afin

que le spectateur (ou la spectatrice) séduit, l'auditeur charmé accordent une haute valeur à l'artiste, après avoir, eux aussi, été très attentifs et émus, avoir émis un jugement de goût ; Poiselle qui apprécie tel décor mis en place pendant des mois par tel mâle plutôt que tel ou tel autre, va accepter sexuellement celui-ci. La parade amoureuse de l'un, son berceau bleu, ses chants, sa danse, sont jugés esthétiquement par l'autre. L'expérience esthétique a sous cet angle une fonction vitale. Toutefois on ne peut s'en tenir à une compréhension seulement fonctionnaliste, néo-darwinienne, de l'art et de l'expérience esthétique. Pour déboucher sur une autre interprétation de l'expérience esthétique, trois exemples sont mobilisés : la maison des esprits (Abelam du Sepik, Nouvelle Guinée), le *studiolo* de Frederic III de Montefredo, duc d'Urbino, la fiction littéraire.

La maison rituelle du premier exemple porte sur elle, représentés, symboles et mythes fondateurs de la culture du Sepik ; est-ce là pour autant sa « fonction » ? Elle est aussi parcourue par hommes et femmes, sert à certaines activités, et, dans le rituel d'animation, l'esprit du chef l'investit. Alors elle n'est plus seulement un élément de prestige, mais elle prend en outre une dimension esthétique comme « source pour une expérience immersive dans laquelle la maison accède à un statut d'agentivité comme incarnation de l'esprit du chef de la confrérie » (p. 291). Le rituel, la relation esthétique et le jeu fictionnalisant s'entrelacent (p. 292). L'attention, le regard, l'émotion de chacun sont captés, tous sont comme « prisonniers de l'esprit ».

L'exemple du *studiolo* du palais d'Urbino manifeste, certes, le souci du prestige. Mais la structure du palais commande les lieux et les déplacements des hommes qui y entrent ; réservé à la retraite, à l'étude, à la méditation, espace intime, le *studiolo* a un rôle tout différent. La marqueterie illusionniste représentait à Urbino livres et accessoires du lettré, ainsi que sa vie contemplative, celle que Pétrarque recommandait dans *La Vie solitaire*. L'image imite d'avance la vie qui va s'y dérouler. « Le programme iconologique du *studiolo* pouvait devenir le support d'une expérience immersive soutenue, d'une véritable contemplation méditative » (p. 299). En son *studiolo*, le duc s'adresse le message : toi qui n'es qu'un guerrier, deviens un lettré, comme ce lieu t'y invite.

Troisième exemple avec la narration de fiction : il ne nous suffit pas de lire l'argument d'un roman, ou un résumé comme dans le *Reader's Digest*. Ce qui nous importe c'est le *texte* même. Ce texte, c'est la lecture, dans sa présence, de page en page, qui lui donne vie. « Du point de vue du récepteur, [...] l'enjeu de l'expérience esthétique est l'expérience directe du signal artistique dans son incarnation singulière au-delà de tout ce à quoi il peut par ailleurs se référer » (p. 304).

Voilà qui illustre la théorie dite de la « signalisation coûteuse », qui prend la troisième place, après la mise en valeur de la fonction vitale de l'esthétique, et de sa fonction sociale de prestige. Où l'art, et l'esthétique comme expérience, prennent-ils place ? Dans le lieu de nos doutes, de nos questions, de nos incertitudes, de notre finitude, quand parfois nous entrons en rapport avec une altérité : les esprits de la maison des esprits, l'esprit de la haute culture d'un Pétrarque dans un *studiolo*, l'esprit qui fait vibrer les mots et phrases d'un poème, d'un récit. Alors, ravis, nous éprouvons une plénitude ; et, enfin attentifs, émus, admiratifs devant tant de beauté, nous entrons en contemplation « esthétique ». La présence vivante de l'esprit et du sens comme fond de l'expérience esthétique, c'est la lumière que nous donne, par rapport aux longs labeurs dans les laboratoires et à leurs tristes notions, l'analyse de ces trois exemples.

Roselyne DÉGREMONT

Anne Boissière, *Musique mouvement*, Paris, Manucius, coll. « Écrits sur l'art », 2014, 124 p., 15,20 €.

L'étonnante juxtaposition du titre met déjà sur la voie : avec la « musique » il ne s'agit pas ici, ou pas seulement, de l'art qui se déploie, par exemple, pour les auditeurs d'un concert – de même qu'avec le « mouvement », il n'est pas d'abord question du déplacement spatial. En effet, le thème du livre d'Anne Boissière, ouvrage soigné paru dans la collection dirigée par Didier Laroque, c'est ce que l'on désignera, faute de mieux, comme « mouvement intérieur », phénomène invisible, prédiscursif, en lequel se déploie et se métamorphose notre propre existence, et qui, pour être saisi par le discours rationnel, a sans nul doute besoin de la médiation de l'art. Pour penser la manière dont un tel mouvement irrigue et articule l'espace existentiel, l'ouvrage, en deux grandes parties, s'appuie d'abord sur la psychologie phénoménologique d'Erwin Straus (en particulier sur « Les formes du spatial », 1930), puis élucide les dessins d'Adolphe Appia intitulés *Espaces rythmiques* (1910) à la lumière de sa conception de l'art mais aussi de l'expérience personnelle qu'il fit de la Rythmique d'Émile Jaques-Dalcroze.

L'unité des deux parties de l'ouvrage, qui se déploie à travers des analyses patientes et précises, tient, nous semble-t-il, à deux idées essentielles. D'abord, l'idée que seule une réflexion sur la musique peut nous éclairer sur ce mouvement « impalpable », inaccessible à une physiologie des muscles, et qui, à la faveur de la rencontre avec telle œuvre d'art, « contribue à transformer du tout au tout le sentiment qu'on a de la vie et de l'existence » (p. 12) ; en ce sens, la dualité entre musique et danse aurait tendance à s'effacer. Chez Straus, qui met en valeur l'unité intime du sentir et du mouvement, c'est le rythme qui lie immédiatement l'audition et le mouvement, et cette liaison trouve sa condition dans l'« espace acoustique », l'espace en quelque sorte vitalisé par le son, et agissant en tant que présence. Bien que dans un sens différent, chez Appia, le rythme, qui renvoie le sujet à la mobilité intimement articulée avec sa vie affective intérieure, est également au centre de l'expérience de l'« art vivant », expérience active de celui qui n'est plus alors seulement « spectateur ».

La deuxième idée essentielle traversant l'ouvrage est qu'une telle conception du lien intime entre « mouvement » et « musique » ouvre à une compréhension nouvelle de l'espace, non pas le *partes extra partes* mais l'espace existentiel issu du dynamisme de la vie s'éprouvant elle-même. Anne Boissière évoque la proximité avec la conception heideggerienne de l'espace (c'est l'idée que l'homme « habite en poète » qui est ici invoquée, plutôt que les paragraphes de *Sein und Zeit* sur la spatialité), mais plus encore avec celle de Maldiney, chez qui « l'ouvert » désigne bien « un mouvement instaurateur d'espace » (p. 122) où réside une force de transformation radicale de l'existence. C'est une telle force de conversion qui est à l'horizon de la belle méditation présentée dans cet ouvrage, dont un apport majeur nous semble être de contribuer à recentrer l'esthétique, à distance réfléchie d'une omniprésente étude des images, sur l'élucidation de notre rapport « esthétique » au monde, rapport non verbal que la réflexion sur l'art tente, cependant, de faire accéder à la parole.

Mildred GALLAND-SZYMKOWIAK